

CABINET de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Gauthier et Beville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 21 décembre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lme. Fahrenheit Centigrade

Son premier Discours.

Le nouveau sénateur de la Louisiane an Océan des Etats-Unis, le juge Thornton, a prononcé l'avant-dernier jour au Sénat son premier discours, sans y être préparé, sans même s'y attendre.

par le nouveau sénateur sur ses collègues, a été excellente car il ne s'est permis à son endroit que quelques plaisanteries anodines que M. Thornton a accueillies en bon prince et avec beaucoup d'esprit.

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

La reprise sensationnelle de "L'Aventurière" évoque en ma pensée la date du 17 avril 1880, car c'est dans ce même ouvrage qu'il me fut donné de paraître pour la première fois dans le personnage de Fabrice.

gé à Mlle Reichemberg pour succéder à Croizette. Le texte lui-même devait se ressentir de cette interprétation nouvelle.

FABRICE. Il ne va pas, j'espère, épouser un tendron? HORACE. La belle parait vingt ou trente ans environ.

FABRICE. Comment? Elle parait vingt ou trente? HORACE. Sans doute.

Vingt à qui la regarde et trente à qui l'écoute. Au quatrième acte, nouveau béquet; FABRICE.

Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur. Ce que j'admire en vous? C'est (que la Providence) "Sous ce front d'ingénue" ait (mis tant d'impudence)!

Lorsque Got reprit à son tour Annibal, Augier, de nouveau, remania la scène du quatrième acte entre Fabrice et le Scribe, ajoutant à ce dernier, pour sa sortie, les deux vers suivants:

... Malheur à qui me touche! Spadassin! Il m'aurait tué comme (me une mouche)!

Ce changement n'étant pas maintenu quand je jouais avec Coquelin aîné, je me trouvais en présence de deux versions variant selon mon partenaire.

Le 20 octobre de cette même année 1880, la Comédie eut l'honneur de célébrer son deux-centième anniversaire.

A l'une des répétitions d'une reprise de "L'Aventurière", se produisit un incident qui nous causa une profonde émotion.

J'étais assis près d'Augier, à l'avant-scène, surveillant les études de sa célèbre pièce. A un moment, et comme il se levait pour donner une indication à l'un de ses interprètes, le voyant pailler et chanceler, je m'élançai et fus assez heureux pour le recevoir dans mes bras.

— Ce n'est rien, me dit-il, conduisez-moi dans votre cabinet de toilette et veillez, je vous prie, à ce que l'on mette mes pieds au chaud et ma tête à l'air.

Quand il fut installé selon son désir: — Merci, me dit-il, continuez sans moi, je vous prie; lorsque la répétition sera achevée, vous serez assez bon pour me reconduire.

Et comme j'essayais de me faire expliquer par lui les causes du malaise subit dont il venait de se sentir atteint: — Ce sont, me répondit-il, des vertiges de l'estomac; la souffrance est d'autant plus atroce qu'elle me donne la sensation de marcher dans le vide... ceci est le résultat de l'abus du tabac.

— Mais, mon cher maître, fis-je, très impressionné de tout cela, vous avez donc bien fumé? — Follement. A l'époque où j'écrivais "Le Gendre de M. Poirier", je préparais chaque soir douze pipes, toutes chargées; arrivés à la huitième, comme ma bouche était en feu, j'avais sur mon bureau un petit pot de beurre. J'en étendis une boulette sur ma langue, ce qui me permettait d'allumer la douzième.

Son médecin, à qui il promettait d'être plus sage, lui ayant répondu "qu'il serait bien bon de se priver d'un plaisir auquel il attachait un si grand prix, n'ayant

pas une année à vivre." Augier, frappé de ce lugubre horoscope, brisa ses pipes, donna ses boîtes de cigares et renonça totalement au tabac.

Ce sacrifice lui était si pénible qu'il avait s'être surpris à suivre, dans la rue, un monsieur fumant un cigare.

Il mourut quelque temps après: ce fut une irréparable perte pour les Lettres et une grande douleur pour tous ceux qui l'avaient connu, c'est-à-dire aimé.

Quelle que soit la forme qu'adoptera le théâtre dans sa période transitoire, on peut hardiment affirmer que "Le Gendre de M. Poirier" demeurera au répertoire de la Comédie-Française. Son succès sera d'autant plus durable que, comme Molière, l'auteur a peint, non des exceptions, mais des généralités, ses personnages étant de tous les temps, de toutes les époques. Il y aura toujours des Poirier, des de Presle... Seulement, dans l'avenir, se trouvera-t-il un second Augier pour en fixer les traits? Frédéric FEBVRE.

Le tombeau de Ziska.

Le 26 novembre, à Czestaw (Bohême), en restaurant l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, on découvrit deux niches pratiquées dans un mur. L'une contenait un squelette, un cône et des ornements épars; l'autre, une reliure ornée d'une inscription latine. Cette inscription disait que, dans la niche voisine, se trouvaient les restes de Ziska. Faut-il rappeler que Ziska, dit le Borne, pour venger le supplice de Jean Huss, leva en 1417 l'étendard de la révolution, s'empara de Prague en 1419, refusa de reconnaître Sigismond comme roi de Bohême à la mort de Wenceslas l'ivrogne, le vainquit en maintes batailles, ne consentit la paix qu'après s'être fait nommer lui-même vice-roi, et mourut de la peste en 1424, non sans avoir recommandé qu'on fit de sa peau un tambour, voulant après sa mort mener encore les siens à la victoire! On savait que la dépouille de Ziska, rapportée de Przbislaw, avait été inhumée près d'un pillier de l'église de Czestaw. On savait aussi qu'en 1623, au temps de la contre-réforme, sa sépulture avait été violée; on ignorait, depuis, ce que ses restes étaient devenus. L'émotion fut grande en Bohême quand se répandit le bruit de la récente découverte, car la mémoire de Jean Huss est vénérée comme celle d'un martyr, et son vengeur Ziska est devenu un héros national. Mais les savants sont venus troubler cette joie. Un anthropologiste, M. Matiegka, professeur à l'Université tchèque, a voulu examiner les os de la première niche. Avec la certitude que cet appanage de la science, il a reconnu que ces os appartenaient à trois personnes différentes, que le squelette est féminin, et que le crâne est celui d'un homme quadragénaire, alors que Ziska est mort à soixante-quatre ans. Un archiviste, le docteur Nopceci, a étudié la reliure contenue dans la seconde niche. Avec une égale certitude, il a établi qu'elle provient d'un registre cadastral; l'inscription a été tracée avec une plume d'acier et une encre moderne; le latin est faux; le sceau est authentique, mais rapporté et collé avec de la salive encore fraîche. Il apparaît qu'on se trouve en présence d'une troisième niche dont jusqu'à présent, disent les "Münchn-Nachrichten", on ne connaît pas les auteurs.

THEATRE DE L'OPERA.

En constatant la pleine réussite de la soirée d'hier à l'Opéra, nous éprouvons comme deux satisfactions; il nous est agréable de féliciter le talent qui, mis au service de la bienfaisance, s'est grand; il nous est agréable aussi d'applaudir à l'empressement de ce public qui a répondu à l'appel d'une institution, la bénéficiaire, dont l'utilité est trop connue pour qu'il en soit parlé ici, l'Hôpital gratuit où il est fait une spécialité du traitement des affections des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge.

La représentation d'hier, Samson et Dalila, offrait donc un double et très intéressant, et l'exécution a été excellente. Dans un récent numéro nous avons dit ce qu'est l'Opéra de Saint-Saëns, une œuvre où l'inspiration coule à pleins bords, qu'on nous passe l'expression, où l'auteur est entré dans une manière absolument nouvelle. Que ne trouve-t-on pas dans ces trois actes écrits d'une envolée? musique pittoresque, descriptive, réverbère, et dans ce tout on ne relève peut-être que quelques défaillances, bien peu.

M. Fontaine et Mme Nady Blacard dans les rôles principaux, Samson et Dalila, ont été bien applaudis, et c'était justice.

La représentation a été féconde en heureuses impressions, grâce à MM. Moore, Le Grand Prétre, Huberty, Le Vieillard Hébreu, Caillot, Abimelech, Perrier, Le Messenger, Combes, Le Premier Philtistin, Weleckmann, Le Deuxième Philtistin. Sur les mérites de ces artistes, le jugement du public est définitivement formé. Chacun d'eux, à des degrés divers, peut revendiquer sa part dans le succès d'hier.

Avant d'aller plus loin, nous tenons à réparer un oubli attribuable uniquement à l'heure avancée à laquelle nous avons, à la hâte,

mardi soir, fait part à nos lecteurs de l'impression excellente que nous gardions de la représentation de Sigurd.

Nous avons parlé du succès qu'y avaient obtenu M. Fontaine, Mme Scalet et les autres artistes; mais il en est un qui méritait mieux qu'un compliment banal, un chanteur qui n'a guère eu l'occasion de se faire apprécier ici, à cause des rôles secondaires qui lui sont confiés, cet artiste est M. Combes, second baryton.

M. Combes a rempli le rôle de Grand Prétre d'une façon absolument remarquable, chant parlant. Il a une voix dont une des qualités premières est la sympathie. Ce n'est pas seulement un instrument dont joue le chanteur avec beaucoup d'habileté; un clavier—où l'exécution s'exerce sans efforts; c'est aussi une succession de cordes où le sentiment passe, avec le don de la communication.

La Traviata est annoncée pour ce soir à l'Opéra, un spectacle pour les délicats, par les mélodistes. L'opéra de Verdi a déjà valu un très joli succès à M. Monday dans le rôle de Rodolphe et à Mlle Rolland dans celui de Violetta. Après l'exécution de l'opéra, le ballet "Trois et Cinq" sera dansé par Mlle Fabris, Hanes, Godolini et tout le corps de ballet; mais un premier ballet, "Les Météores" sera dansé par deuxième acte de la Traviata.

Samedi, seconde représentation de Thais avec MM. Moore, Morat, Huberty, Chacon, Perrier et Mlle Rolland, Cortz, Ceddes et Mes dans la distribution.

Mlle Fabris, Hanes et Godolini, et toutes les ballerines paieront dans un grand ballet. Dimanche soir, Le Petit Faust.

Boudreaux est condamné à trois ans d'emprisonnement.

Marshall Boudreaux, le jeune garçon de 14 ans arrêté par des inspecteurs fédéraux pour avoir commis un vol dans le bureau de poste de Berwick, Lne, a comparu hier matin devant le juge Foster, de la Cour de circuit fédérale, et a plaidé coupable.

Il a été condamné à trois ans de détention dans la Maison de Correction Fédérale, à Washington.

Un changement dans la constitution.

Washington, 21 décembre.—Le président Taft, dans un message spécial au Congrès, a conseillé aujourd'hui l'adoption d'une résolution autorisant l'abrogation d'une partie de la constitution du nouvel Etat du Nouveau Mexique concernant le changement de la ligne de frontière entre le Nouveau Mexique et le Texas.

Navire sauvé.

Las Palmas, les Canaries, 21 déc.—Le steamer "Irma Woermann" de la ligne de navires Woermann, qui est allé en secours du "Ingbert" qui était désemparé à douze milles de la côte, est rentré dans le port aujourd'hui, remorquant ce vaisseau. Les deux navires ont été aux prises avec un ouragan terrible et on avait quelques craintes à leur sujet.

Les flibustiers de la Nouvelle Angleterre.

Boston, Mass., 21 décembre.—Les propriétaires de filatures de la Nouvelle Angleterre sont déterminés à réduire leur production à partir des premiers jours de l'année prochaine, si les conditions du marché cotonnier ne s'améliorent pas. Les flibustiers considèrent le prix du coton comme trop élevé pour leur permettre de travailler avec profit.

TULANE.

Le Tulane maintient sa réputation de bon goût en donnant "The Traveling Salesman", une pièce hors pair jouée par une troupe d'élite.

Il y avait foule aux deux représentations données hier.

La semaine prochaine la direction de ce théâtre met à l'affiche "Ben Hur", le beau drame biblique qui a obtenu depuis quelques années un succès sans précédent sur les grandes scènes d'Angleterre, du Canada et des Etats-Unis.

Cette pièce sera jouée par une troupe nombreuse et rien ne sera négligé sous le rapport de la mise en scène.

La vente des places pour les représentations de "Ben Hur" commencera dès ce matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

Le succès de la ravissante comédie "The Girl in the Taxi" s'accroît à chaque représentation au Crescent.

Matinée aujourd'hui. Dimanche soir début de la troupe de ministres de George Evans.

Les places sont mises en vente aujourd'hui.

ORPHEUM.

Tous les numéros du programme de l'Orpheum sont autant et plus applaudis qu'au début de la semaine et toujours par des salles comblées.

La direction réserve des surprises à ses habitués pour la semaine prochaine.

Les Etats-Unis et le Mexique.

On lit dans "France-Amérique" ce passage d'un entretien très suggestif avec S. Exc. M. Limantour, ministre des finances du Mexique:

"La nécessité s'imposait à nous, avec un caractère d'urgence incontestable, d'abandonner l'empire des 'trusts', des grandes compagnies nord-américaines de soustraire à leur contrôle notre réseau de voies ferrées. L'exploitation directe de ce réseau par l'Etat ne m'a pas paru une solution désirable; je ne préférais pas juger ici ce qui est fait dans d'autres pays, je préférais seulement qu'en ce qui concerne le Mexique, l'exploitation par l'Etat était contre-indiquée. Je me suis arrêté à un moyen terme ou si vous préférez à une troisième solution. Nous avons créé la grande 'Compagnie Nationale' dans laquelle le gouvernement mexicain détient la majorité des actions; la minorité conserve le droit d'être un certain nombre d'administrateurs. Grâce à cette combinaison, la direction générale de la Compagnie ne peut suivre d'autre voie que celle qui demeure conforme aux intérêts nationaux; mais pour le reste, la Compagnie garde une indépendance suffisante pour exploiter au mieux ses intérêts. Les relations juridiques entre le gouvernement et la Compagnie Nationale demeurent régies par les chartes ou concessions originales octroyées aux compagnies qui ont construit les lignes. Nous espérons réunir par ce système tout ce qu'il y a de bon dans les deux systèmes. L'exploitation par l'Etat, et celle par des sociétés privées.

— Cette transformation a-t-elle coûté cher au Mexique? — A peine deux millions de dollars.

— Les diverses compagnies se sont-elles laissées facilement? — Elles ne pouvaient guère faire autrement que de céder à la plupart d'entre elles étaient créées, elles payaient péniblement l'intérêt de leurs obligations. Le gouvernement mexicain est intervenu et a accepté de garantir une forte partie de ces obligations, celles qui, venant au premier rang, offraient peu de sûretés réelles; en échange, le gouvernement a demandé qu'on lui crée des actions qui ne représentent aucun capital. Ces actions ne reçoivent de dividendes qu'autant que les actions de 1re et 2e préférence ont touché en première ligne un premier dividende fixé respectivement à 4 et 6 1/2%; en revanche, les actions du gouvernement jouissent du droit de vote dans les assemblées d'actionnaires... Et voici comment, conclut M. Limantour, nous sommes aujourd'hui à la tête de 13,000 kilomètres de voies ferrées."

FRANCE-AMERIQUE.

Le numéro de décembre 1910 est presque entièrement consacré au Mexique. Il contient une vue d'ensemble: "Le Centenaire de l'Indépendance du Mexique", sur la prospérité économique du Mexique, suite d'un tableau des principales industries de ce pays; un entretien très détaillé avec M. Limantour, ministre des Finances du Mexique; un entretien avec M. Sebastian de Mier, ministre du Mexique à Paris; une étude très documentée et accompagnée de tableaux sur les Fonds d'Etat du Mexique; par M. François Lefort; un brillant article sur M. Enrique Rodriguez Larreta, le nouveau ministre de la République argentine à Paris; par M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France; un article de M. Maurice Périgny, chargé de mission, sur la colonie française du Mexique; de M. Raoul Blot, ancien consul de France au Mexique, une étude sur "Les chemins de fer du Mexique", avec, en annexe, une grande carte; le compte-rendu de la réception du ministre des Finances du Mexique et du ministre des Affaires étrangères de la République Argentine par le Comité d'Etudes Amériques. Ce livraisons contient encore des cartes et gravures, des "chroniques" sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, et une revue des périodiques très remarquée.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Le 21 Commencé le 10 Déc. 1910

LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MERUVEL

PREMIERE PARTIE

L'HEURE FATALE!

L'OCCASION (Suite)

mer mes sentiments pour vous. Je devrais vous les taire et vous pardonner ces aveux, mais par fois un torrent trop plein déborde sans qu'on puisse l'arrêter. Il demande: — Vous ne saviez pas pourquoi j'avais quitté la France? Je vais vous le dire. Rapidement, en phrases courtes, entre coupées de pauses pendant lesquelles elle n'aurait pas la bouche et ne faisait pas un mouvement, il s'expliqua: — Vous voyez d'avoir dix sept ans. Pendant quelque temps, du vivant de mon oncle qui passait pour posséder une certaine fortune, j'avais couronné un rêve, je m'étais promis de me consacrer à l'étude. Une jeune fille que j'avais connue enfant et qui me semblait plus belle que le jour — était-elle jamais comment s'appelaient ces braves? — s'était emparée de mon esprit et de tout mon être, au point que toutes les autres me devenaient indifférentes, quel que fut leur charme! Cette fille, belle, avait le don fatal de m'attirer, d'occuper ma pensée, de troubler mon imagination, de me dominer au point de devenir mon unique but et mon unique désir... Cette jeune fille, c'était vous Mathilde. — Monsieur! — Je sais bien que je vous offense avec ces aveux, que vous ne vous attendez pas et que, lors même que vous seriez libre, je ne compterais à vos yeux que

des distances insurmontables et je vous voyais... Nait et jour votre image était devant mes yeux, m'obsédant et me versant le poison du désir inutile, exaspéré, et cela plus âpre encore de la jalousie rageuse et impulsive. Sans droits sur vous, sans aucune espérance de pouvoir aspirer à votre main, je ne rêvais que de vous voir une heure — un instant, comme vous êtes là en ce moment, — et vous crier les sentiments inouïs que vous m'inspiriez à votre insu, tandis que je semais sur un sol étranger les misérables écus, changés en pièces et en dollars, qui seraient pu dans cette maison déserte à cause de vous, assés sans indépendance, le seul bien auquel je tenais après vous! Telle fut ma déplorables histoire! Enfin, je suis revenu, humilié, désespéré de mes inutiles efforts, non parce que je tiens à l'argent — j'en fais peu de cas — mais parce que je me voyais incapable de m'élever jusqu'à vous... Beaucoup moi bien. En rentrant à Rouen, dans cette ruine que j'ai me je me jurerai de m'y enfermer de n'en jamais sortir pour aller vers ce château de la Tremblaye, où vos sœurs, de vous fait, en un mot, puisque votre bonté m'avait été déjà si précieuse, de vivre comme ce solitaire qui mettait une barrière entre

vous et le monde... Vaines résolutions! Demandez plutôt au soleil d'éteindre ses feux, à l'oiseau de se couper les ailes, qu'un cœur blessé de renoncer à son amour! — Je vous en supplie! Il s'écria: — Pourquoi êtes-vous venue ici? C'est la fatalité qui vous y a conduite!... Vous m'attendrez donc jusqu'à mon... Il continua, plus près d'elle encore: — Il faut que vous sachiez tout! Hier, très tard, posé par ce démon qui me torture, je suis sorti d'ici. Je m'étais à une volée qui me possédait vers vous, plus forte que la mienne! Je suis allé détacher mon cheval, et dans l'ombre, à travers bois, je suis arrivé au parc de la Tremblaye. De l'extrémité de l'avenue j'ai observé la façade du château. O'était soir de fête, soir de banquet. Les quatre fenêtres du grand salon étaient éclairées... Le reste de la façade resplendissait... Ouché un pied d'un arbre, j'ai vu les invités sortir... A la fin, vous avez paru sur la terrasse. Vous portiez une robe blanche, légère comme celle d'aujourd'hui... Un jeune homme vous accompagnait et vous étiez étreintes quelques minutes... Son cheval blanc était facile à distinguer dans la nuit. Lentelement, à ses côtés, avec une complaisance qui me faisait frissonner d'envie et de colère, vous

avez suivi jusqu'à l'endroit où je me dissimulais... Je vous ai entendues, arrêtées à deux pas de moi... Vous êtes fiancées... Vous avez donné votre parole... Le lendemain, c'est à dire maintenant vous deviez vous rejeter de ce côté... Voulez-vous savoir toute la vérité?... Le poison de la jalousie s'était infiltré dans mes veines et me brûlait le sang... Si j'avais eu une arme et que je m'eusse redouté que le tonnerre de Dieu, qui vous rend blême d'épouvante en ce moment, votre futur, votre élu, aurait vécu!... — Oh! — Oui, j'ai compris, à cette minute, comment on va jusqu'à un crime. Ser mon honneur, j'en aurais commis un pour vous empêcher d'être à l'autre, à cet intrigant, à ce bellâtre qui se coiffait de vos tresses et qui royale dot, vos trésors et les domaines que vous lui apporterez dans votre corbeille de noces... — Qu'en savez-vous? — Il s'était encore rapproché d'elle, au point de percevoir les parfums légers qui s'échappaient de ses cheveux tordus sur sa nuque d'une éblouissante blancheur. Elle voulait faire un mouvement. Appuyé aux bras du fauteuil sur lequel elle était assise, lors de son entrée dans ce salon, il ordonna d'une voix vibrante qui la fit tressaillir:

— Betez donc! Qu'aurais-je à vous cacher maintenant et que puis-je vous apprendre de plus? Quand vous sortirez d'ici, c'est un ennemi irréconciliable que j'en ai en vous... Ses doigts se crispèrent, sa respiration devenait haletante. Dans le voisinage de cette splendide jeune fille terrorisée par ce qu'elle entendait, par les menaces contenues non dans les paroles, mais dans le son de la voix de cet homme si violemment épris et auquel elle venait de se livrer imprudemment, se levait dans ce salon isolé, propice aux embûches, par un de ces hasards qui décident parfois de l'heure ou du malheur de toute une existence, il s'exaltait peu à peu jusqu'à délirer qu'enfant, prise d'une volonté de faire, elle se sentait glorieuse au parquet, sans défense, et comprenait qu'elle n'avait de secours à espérer de personne. — Oh! — C'était la vieille femme, au visage débonnaire, qui l'avait accueillie si doucement? — Pourquoi ne reparaissez-elle pas? — C'était devenu de Raoul qui aurait dû l'attendre et la chercher de tous côtés? — Que faire? — Elle sentait la passion, la colère, l'amour et la haine monter comme une marée dans l'âme de ce malheureux qui au moment où il était parvenu à l'émouvoir avec